

Les étés à Moirans



Moirans, j'y suis né, en septembre 1945, en avance sur l'horaire, avec l'aide d'une jeune sage-femme qui deviendra plus tard Mme Caty et qui quelques années plus tard tenait l'épicerie dans la Grand rue non loin de chez nous.

Moirans, nous y revenions passer tous les étés, jusqu'à l'âge adulte. Le séjour y était entrecoupé pour moi et mes frères par quelques semaines passées ailleurs dans les colonies de vacances de l'entreprise où travaillait mon père (Saint Gobain- Péchiney- Saint Gobain). Mon grand-père lui, passait généralement l'hiver à Paris et retournait à Moirans au printemps pour y rester jusqu'en automne. Moirans c'est d'abord ce grand portail en fer et la petite porte attenante, derniers témoins, toujours présents, de « Chambarbas » comme la propriété était nommée.



La maison à Moirans (XIXe siècle)

Ça faisait chic avec ses vitraux colorés, mais elle abritait les toilettes de chaque étage. La maison se détériorait petit à

petit par manque d'entretien, de même que les autres bâtiments. La tourelle de son côté avait tendance à se détacher de la maison ce qui avait demandé de sérieux travaux d'étalement. J'ai été tout jeune très conscient de l'état de dégradation de la maison. Devant et autour de la maison il y avait une terrasse et un grand parc. L'ensemble faisait plus de 3 hectares. Il y avait la grange. Tout petit, vers 3 ou 4 ans je pense, je me souviens d'être dans l'étable et de faire bien attention à ne pas recevoir de coups de patte en passant entre les quelques vaches qui s'y trouvaient. Pendant les années de guerre les grands-parents avaient eu des vaches et quelques chèvres. On a même une photo de ma mère avec ses chèvres, elle était très fière des fromages frais qu'elle produisait.

Cette grange était dans une belle bâtisse en pisé, c'est le seul immeuble de cette époque qui soit encore debout. Elle a été transformée en appartements donnant sur la rue du Vergeron. Dans la grange, où le grand-père garait sa 2cv, était accrochées au plafond des dizaines de nasses qu'il utilisait pour pêcher dans ses étangs aux lles. J'ai essayé de retrouver ces étangs, ils ont disparu. J'ai l'impression qu'ils étaient localisés là où l'autoroute passe maintenant. Nous y allions avec mon grand-père jusqu'au début des années 1950. La pollution de l'Isère était telle à l'époque que les poissons qu'il ramenait vivants devaient être placés dans un bassin à la maison pour dégorger pendant une ou deux semaines pour perdre leur goût de produits chimiques. Je pense que c'est surtout ça : la pollution, qui a fait qu'il a arrêté de se rendre à la pêche plus que ses ennuis de santé, après 80 ans avec l'arthrose qui le rendit petit à petit infirme.

Sa 2cv était un des premiers modèles, avec une malle arrière et un moteur de 375 cc., assez faiblard. Le voyage de Paris à Moirans avec cette 2cv se faisait au rythme d'avant-guerre. On atteignait difficilement 60 km heure si on insistait ; ce qui n'était pas le cas du grand père qui conduisait « très cool », dépassant rarement le 50, et plutôt au milieu de la route. Je suis encore étonné que nos parents nous aient laissé monter avec lui dans cette voiture. D'habitude on faisait le trajet en train, mais une fois ou deux, je l'ai fait avec mes grands-parents. On y mettait deux jours en suivant la N6 jusqu'à la vallée de la Saône et en passant par Bourg en Bresse. C'était difficilement tenable mais il y avait heureusement les haltes « gastronomiques » repas et la nuit à l'hôtel ; bons restos et établissements que les grands parents connaissaient depuis longtemps. C'est dans cette « deuche » que mon frère et moi avons appris à conduire, à l'heure de la sieste du grand-père, dans le parc et à fond de train.

Dans la cour derrière la maison, il y avait une série de hangars avec une rangée de pièces habitables situées au-dessus. L'un des hangars était nommé « l'orangerie », c'était là que les orangers dans leur caisse étaient stockés en hiver. Les pièces étaient habitées, crise du logement oblige, et pleines de monde. Il y a eu divers locataires jusqu'au milieu des années 50. Parmi les derniers ont été un couple de rapatriés en 1962 et puis enfin Mr. et Mme Ogier. Ils étaient retraités de la SNCF, lui avait travaillé sur les voies, elle gardienne de passage à niveau. Mr. Ogier faisait fonction de jardinier pour mon grand-père. Ils habitaient 3 pièces dans le bâtiment et avaient un jardin potager derrière le bassin en face de la cuisine dans la cour, là on poussait un grand figuier. Ils seront les derniers occupants de ces bâtiments.

Dans la maison principale le docteur Laroche qui venait de s'installer louait le

2ème étage et y recevait ses clients. Plus tard il achètera un bout de terrain sur la rue du Vergeron et y construira sa propre villa. Dans le grenier où nous allions farfouiller, on avait trouvé ces caissettes de négatifs sur plaques de verre, les photos d'Ethiopie, la plupart aujourd'hui disparues. Il y avait aussi quelques javelots et un bouclier abyssin en peau d'hippopotame dont un morceau manquait, bouffé par les souris. Il y avait aussi contigu à la grange, un bâtiment délabré dont faisait partie un atelier où j'aimais m'activer. Comme on n'avait pas le droit d'y aller tous seuls, et qu'il était fermé à clé, on avait ouvert le verrou de la chatière placée dans la porte et c'est par là qu'on s'introduisait, mon frère et moi pour aller bricoler.



LE JARDIN

Devant la maison une terrasse avec ses balustrades, bordées de

massifs d'hortensias très pratiques pour jouer à cache-cache, une tonnelle et un escalier, (praticable en vélo), des allées qu'il fallait désherber continuellement, et une prairie plantée de beaux arbres. Il y avait de grands cèdres du Liban, un érable à feuilles blanches et vertes (Acer negundo), des pruniers du Japon, des sapins, un grand hêtre pourpre du côté des balançoires, des verniers du Japon, un citronnier sauvage, et bien d'autres et même des bananiers dégénérés qui donnaient de toutes petites bananes vertes immangeables. Le tout fermé par une clôture vers le reste du parc appelé « le clos », qui était encore une autre grande prairie moins aménagée mais plantée d'autres arbres, un peuplier pleureur, un sapin bleu, des érables et tant d'autres dont je ne connaissais pas les noms. Il y avait surtout des arbres fruitiers, des variétés de pommes jamais retrouvées ailleurs, un prunier (Des Béjonnières)

difficile de trouver des prunes meilleures que celles-ci.

On peut encore en trouver chez les pépiniéristes spécialisés dans les variétés rares et anciennes, j'ai dû aller jusqu'à Die dans la Drôme pour en trouver. Sans oublier dans cette partie du parc d'autres pruniers et mirabelliers, un cerisier dont on ne mangeait jamais les cerises car on arrivait trop tard dans la saison, des abricotiers, pêchers, poiriers, enfin tout ce qu'il fallait. Tous ces arbres, toutes ces plantes jamais traitées aux insecticides ni aux herbicides; juste à la bouillie bordelaise; le grand-père avait des principes.

Tout au long de l'été nous nous gavions de fruits, il y en avait tellement que mon père se lançait chaque fois à la fabrication de confitures. Les deux ou trois noyers ne donnaient leurs noix qu'après notre départ pour Paris en septembre, mais le grand-père nous faisait acheminer par la SNCF un grand sac de noix à la fin de l'automne. Dans le clos, les poules se promenaient à l'aise. Rarement dérangées, sauf quand il nous prenait l'idée pour s'amuser avec des amis en visite de leur courir après pour les attraper, ce qui n'est pas facile. Dans l'excitation du moment certaines arrivaient à s'envoler et passer la rivière pour se retrouver de l'autre côté dans le champ de chez Fétaz. Là, on était ennuyés, par peur de se faire gronder, parce que le soir le compte n'y était pas au poulailler. Mais elles arrivaient toujours au bout d'un jour ou deux à repasser de l'autre côté et retrouver le chemin du poulailler.

Le long de la Morge, clôturé et bien protégé des incursions des poules il y avait un jardin potager, inondé parfois lors des crues. Dans ce jardin les fleurs prenaient de plus en plus de place devant les melons, les framboisiers et les salades. Car s'occuper de ses glaïeuls et de ses dahlias et des rosiers était devenu l'activité principale de mon grand-père. Il y travaillait le matin en été jusqu'à l'heure du déjeuner. Il remplissait la maison de fleurs

et même il nous en faisait porter en ville aux dames du pays qu'il appréciait. Tout comme d'ailleurs il nous faisait porter des fruits aux bonnes sœurs installées près du jardin de la grille presque en face du café de la bascule. Dans les bosquets d'arbres qui séparaient les deux parties de la propriété il y avait quelques tilleuls déjà grands, ils sont toujours là, c'était le coin des balançoires, installées par Boiron le menuisier-charron-forgeron du village, ami du grand-père, grand costaud, pompier et membre de la fanfare municipale. Il habitait dans la grand-rue au débouché de la rue du Vergeron à 30 mètres de notre portail, où il avait aussi son atelier. Pour moi, c'était un lieu qui m'attirait, un lieu extraordinaire avec toutes ces machines actionnées par des courroies à partir d'axes fixés au plafond. Il avait installé les balançoires et des agrès à l'ombre agréable des tilleuls; et lors d'un de mes derniers passages dans le clos (2014); j'ai encore trouvé des morceaux de ferraille fixés dans les troncs des tilleuls pour supporter les barres auxquels pendaient les balançoires. Avec le temps les ferrailles avaient grimpés à plus de 3 m. de hauteur. Les arbres sont toujours là dans cette séparation entre les deux parties de la propriété. La partie la plus éloignée a été lotie en premier et quelques années plus tard la maison a été abattue et les derniers immeubles construits.

Le meilleur de l'été c'était de faire les foins avec Martinelli et son neveu Isidore, « Zizi », qui venaient des Îles avec leur mulet « Blond » attelé successivement aux divers engins nécessaires: faucheuse, faneuse, râtaux et chariots. C'était la fête, on y participait, surtout quand il s'agissait de charger le foin sur les chariots. Une partie était stockée dans la grange et vendue au cours de l'hiver le reste partait chez Martinelli. Faire les foins mettait bien 8 à 10 jours avec les techniques de l'époque et il fallait que

le foin soit bien sec avant de le mettre en meules. C'était surtout une occasion

d'être ensemble à travailler, à se prendre des petites pauses à l'ombre et à discuter.

La voie de chemin de fer, formait une des limites de la propriété. Un mur était construit tout du long. Contre le mur était avait été bâtie une grotte prétentieuse, une statue de la vierge y était abritée. Il est même raconté qu'elle était consacrée et qu'on pouvait obtenir des « indulgences » en y faisant ses prières, c'est-à-dire d'obtenir une réduction de peine au purgatoire, j'ai jamais essayé tout mécréant que je suis.

C'est probablement l'oncle de mon grand-père, « l'oncle abbé » qui avait fait construire cette grotte. Quand des trains passaient on grimpait dessus pour se retrouver sur le mur et faire de grands signes



A gauche: Michel Bourgeat
A droite: l'abbé Michel Bourgeat

aux passagers des trains. Devant la grotte il y avait une piscine en forme de huit avec un petit pont au milieu. Je n'y ai jamais vu d'eau. C'est uniquement sur les photos de l'entre-deux guerres qu'on y voit ma mère et ses sœurs en train de s'y baigner.

La maison principale; quand on rentrait par la porte de la cuisine on tombait d'abord sur la « souillard », je n'ai connu ce terme que beaucoup plus tard, mais c'est comme ça que se nomme ce cagibi séparé de la cuisine, avec un évier pour y faire la vaisselle et ou on entreposait plats et casseroles. Une grande table de pierre trônait au milieu de la cuisine. Etait-elle faite dans la pierre de l'Échaillon, c'est ce que j'ai entendu, de toute manière c'était une belle pierre presque blanche, de couleur crème. Il y avait aussi une grande glacière où il fallait mettre des pains de glace livrés régulièrement par

le glacier/livreur armé de son pic à glace. Le long d'un mur à côté de la moderne cuisinière à gaz restait un témoin du passé qui ne servait plus, une énorme cuisinière à bois encore équipée de gros tuyaux de chauffage central. L'entrée principale était spacieuse, pavée de carreaux de marbre noirs et blancs et avec un large escalier qui menait aux étages. C'était surtout le salon qui m'impressionnait quand j'étais gamin. Les murs y étaient couverts de tissus de soie aux couleurs fanées, et tachés d'auréoles d'humidité. Les plâtres du plafond menaçaient de tomber et étaient rafistolés par un réseau de fils fixés à de petits clous.

Le grand tableau de Maurice Chabas, lui aussi avait mal supporté les hivers humides où la maison vide n'était pas chauffée et les remontées d'humidité dans les murs. Il y avait de beaux meubles et plein de tableaux. Dans le tiroir d'une commode placée entre deux lits couverts de tissu velours rouge on avait trouvé des trésors : les centaines de cartes postales envoyées pendant des années dans la famille et en particulier celles que le grand-père envoyait à ma future grand-mère depuis la Russie. J'y ai passé des heures.



Michel Bourgeat, Début XXe siècle
Russie

Les jours de marché à Voiron, on y allait avec le grand père dans la 2cv. On passait chez Bonnat acheter des gâteaux et souvent, retour par la route de Criel. Dans la descente le grand-père coupait le contact pour économiser l'essence, une vieille habitude des premiers temps de l'automobile.

Les grands moments de liberté, pour faire des bêtises aussi, c'était soit le matin

tôt avant que la plupart des adultes soient levés, soit après le repas quand les grands-parents faisaient la sieste et les autres adultes aussi, tous écrasés par la chaleur de l'été. Vers 5 heures on prenait le thé avec ma grand-mère sur la terrasse ou dans le jardin. Les soirs du mois d'août on dînait dehors, à la lueur d'ampoules de couleur jaune (qui paraît-il éloignaient les insectes !). Ces dîners étaient interminables et le grand père trônait et menait la conversation tandis et les chauves-souris virevoltaient dans la chaleur de la nuit, peu impressionnées elles non plus par ses discours. Plus tard dans la nuit éclataient de beaux orages comme je les aime, on se levait pour profiter des éclairs qui illuminaient le paysage et de l'air frais amené par la pluie.

La liberté c'était surtout de partir en vélo, dès qu'on a eu l'autorisation et même avant, dans les rues et sur les routes pour aller partout, pour rendre visite à Martinelli aux Iles ou à la famille Girin, dont une des filles très mignonne faisait ses livraisons de fromages et de la crème fraîche, arrivant avec un petit cabriolet tiré par un cheval. On courait et on circulait dans tout le village souvent pour faire les courses qu'on nous demandait. Il y avait aussi les fêtes du 14 juillet et la « vogue » qui s'installait quelques jours sur la place de la mairie. A l'adolescence on poussait les virées dans un rayon plus large, comme jusqu'à Voiron (20 mn. montre en main) pour aller à la piscine vers 13 heures où on se retrouvait entre jeunes du même âge. On y a même réussi à fendre le plongeur à force d'y faire des expériences à plusieurs.

Nous passions donc les étés, dans ce petit monde protégé, trop protégé et trop isolé

en fait sans grand contact avec les autres gamins du pays, il y avait bien notre cousine, et des fois d'autres cousins et cousines, et des visites de quelques familles triées sur le volet, comme les enfants Bonal . Dans la rue, on jouait des fois dehors avec les enfants du café Verney au coin de la rue, mais à part eux, les petits enfants de Boinon, les enfants du notaire et les enfants Bonal on ne connaissait pas d'autres jeunes du pays. Le temps s'écoula. Nous étions devenus adultes, ma mère et mes tantes vendirent le parc et la maison fut détruite. Je n'habitais plus en France. Je repasse de temps en temps à Moirans et fais un tour dans le parc. J'y ai même rencontré une dame, qui gamine habitait tout près, en bas de la rue du Vergeron, près de la grille qui se trouvait près du mur du chemin de fer, elle habite maintenant dans un des appartements qui ont été construits dans le parc. Elle a bien de la chance.

Pour moi, c'est bien sûr une question de nostalgie, mais au-delà, ce que je regrette surtout c'est la disparition de ce type de paysage « bourgeois » de ces jardins aménagés « à la française » avec cette abondance d'arbres et de plantes. Il y avait plusieurs demeures bourgeoises de ce type à Moirans, qu'en reste-t-il aujourd'hui ?

Axel Baudouin, octobre 2015



En 1912 dans le Golfe d'Aden



Voyage des noces, en Egypte avec Renée (mariage 1911)